



Lucie Sentjens, née en 1959 à Bruxelles, est une artiste aux facettes multiples.

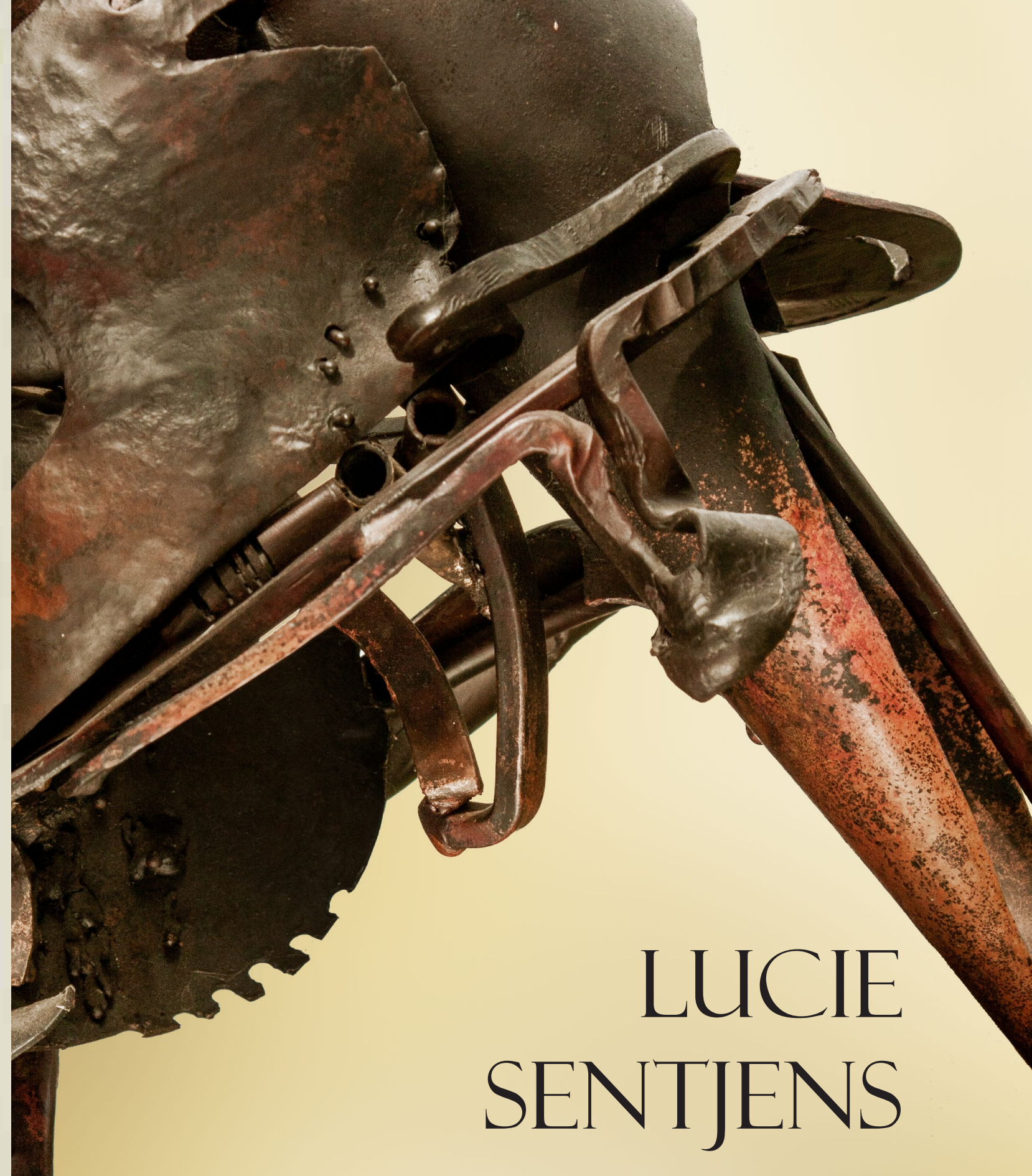
Formée à l'Ecole de la Cambre auprès du sculpteur Rik Poot, elle s'est très vite imposée comme sculptrice au talent original, s'écartant des tendances contemporaines d'un art trop conceptuel.

Au-delà d'une maîtrise exceptionnelle des techniques utilisant terre, cire, bois, pierre, tôle et cuivre martelés, elle évoque avec force et sensibilité ses sujets de prédilection que sont, entre autres, la femme et le cheval.

Depuis son plus jeune âge, Lucie Sentjens s'adonne également à la peinture et au dessin, privilégiant l'usage de l'encre de chine, du bistre et du pastel gras.

Son trait expressif se nourrit de la vivacité du geste intuitif et magnifie sa recherche d'expressions qui, au-delà des apparences, vise l'essence profonde des choses, explore la relation du charnel au spirituel, pour rester au plus près de la vie et de ses beautés.

Lucie Sentjens a enseigné durant 40 ans à l'Ecole des Arts d'Ixelles. Son enseignement est porté par une fine observation de la nature, préalable indispensable à la nécessité de s'en affranchir et de la métamorphoser en un nouvel objet susceptible d'émouvoir.



# LUCIE SENTJENS



# LUCIE SENTJENS

par  
Rik Poot,  
François Liénard,  
Vincent Cartuyvels,  
Allan Amaté,  
Jacques Vandenheede,  
Catherine Christophe.

Editions Letrio



## INTRODUCTION

### Territoires de Lucie Sentjens

*Introduction Allan Amate,  
alias Allan Ozitrap*

« La beauté de la chair  
c'est de n'être point marbre  
c'est de palpiter »

Victor Hugo

Palpitation : tel pourrait être le mot juste pour tenter de cerner l'énigme que nous propose Lucie Sentjens, elle qui, renversant la formule de Hugo, nous fait percevoir les palpitations de la chair dans les entrelacs du bronze ou du cuivre.

Hélas, les mots sont lourds, les mots sont gras; que peuvent-ils nous dire de la grâce d'un geste clair, de la palpitation spirituelle que l'on voit ici ondoyer sous le métal froid.

Métal froid ? s'insurgeait-elle: le métal n'est jamais froid.

Il porte en lui la mémoire de la flamme et le trouble ancestral de nos combats !

Le royaume de Lucie Sentjens est peuplé de femmes à la nudité émotive, saisies dans l'intime urgence de leur féminité, et de chevaux sans autres maîtres que le vent des hautes plaines et d'un soleil en majesté; quelques autres créatures complètent le bestiaire, mais l'essentiel est là: femmes et chevaux; sensualité et fierté des êtres, sa fierté à elle, ça va de soi.

Il me faut aussi parler de ces étranges têtes qu'elle façonne, ces déités inconnues qu'on n'effleure qu'en rêve auprès de cascades africaines ou incas.

Là, c'est le cuivre qui parle et, comme si l'artiste n'avait confié qu'au seul bronze le soin de capter les mouvements, les flux secrets qui gravitent sous les peaux, elle explore au travers du cuivre les infinies nuances de l'immobile, du mutique, de l'intériorité nue face à de trop vastes énigmes. Ces visages palpitent alors de l'âpre sérénité de ces lacs d'altitude, qui reflètent en silence le frêle scintillement des étoiles un soir d'été repu de sueurs et de joies.



Mais revenons au bronze : nous ne devons jamais oublier que Lucie Sentjens travaille d'abord la terre. C'est de l'empreinte de la terre que naîtra la dynamique du bronze.

C'est de la terre que naît chaque mystère.

C'est à la terre qu'il retournera.

Mais d'où vient cette dextérité, cette assurance qui nous fait percevoir la tension musculeuse d'une croupe ou d'un bras, les structures complexes d'un genou ou d'une mâchoire, la pulsion sanguine sous l'échine de ce cheval roi ?

Pourquoi cet œil qui me désigne et questionne mon passé ?

Pourquoi la transe immobile d'un poulain aux abois ?

La parfaite connaissance des anatomies que possède Lucie Sentjens n'explique rien, ne suffit pas.

Car Lucie Sentjens en aucun cas ne reproduit servilement le réel, jamais.

Le réel est une illusion de la trace.

Elle le réinvente à chaque fois.

Si nous prenons une loupe et que nous plongeons sous le réalisme apparent de cette femme renversée, que découvrons-nous ? Un chaos de formes dont les plages griffées ou lisses s'entrechoquent, se contredisent ; où d'improbables sillons s'affrontent aux résines de la chair, provoquant des gouffres hors d'haleine, et des étangs aux calmes las. Et pourtant, c'est de ces falaises, de tous ces éclats, que jaillit une seule essence, une seule voix.

Et la femme de chair qui servit de modèle s'interrogera longtemps sur l'étrange chemin que Lucie Sentjens aura fait apparaître de ce corps là, le sien, le nôtre, celui que nous ne voyons pas.

C'est dans l'humidité de la terre que Lucie Sentjens écrit ses poèmes de courbes et de fentes, d'écueils moussus, de racines béantes ; et ce ventre serti de gestes n'est plus un ventre mais cratère foisonnant d'évidences, cette gorge un nid propice pour les crocs innocents du silence, et cette hanche un déploiement tactile d'ailes et de paupières ricochant au firmament d'un corps qui jamais ne fut aussi ... nu.

Lucie Sentjens est autant amoureuse de la forme que de la corrosion des formes.

Comme une rivière sculptant son lit dans les sables et le roc, élucidant d'instinct les confluences, elle dévale les paysages d'un corps, bousculant les évidences pour y réécrire les siennes ; déchiffrant l'attraction musculaire d'une cuisse ou d'un sein afin d'en extraire un surcroît de lumière, polissant les arches d'ombres d'un monde d'harmonies primitives et complexes, inscrivant au corps à corps de son style suave et heurté l'ardeur de son échappée en matière.



C'est à cette rivière originelle qu'elle puise et retrouve notre trace, creusant la sienne dans les trois dimensions de l'espace, quand le temps se résorbe en instants premiers, sauvages.

La trace.... Là, peut-être, se niche un secret. Le territoire sacré d'une abstraction intime.

C'est de l'abstraction de son geste, de sa collision aux corps vivants, que Lucie Sentjens fera émerger une vision d'où peut naître la représentation. Une représentation dépouillée de ses oripeaux naturalistes, une abstraction fluide épousant la nature vive des êtres, des êtres perçus comme forêts de signes pensants.

C'est à cette traversée des apparences que nous convie Lucie Sentjens. C'est un périple exigeant, l'éveil de l'œil qui soudain se doit de poser les masques, et l'esprit recueilli à l'orée des vertiges ; initiation tant à la complexité du simple qu'à l'unicité profonde des multiples ; une tension à l'équilibre qui va de moi jusqu'aux lointains ; des confins que Lucie Sentjens pour nous esquisse mais ne nous expliquera pas :

Jamais Shamane n'eut à justifier  
La sève qui l'élevât

En ces temps déplorables où ronronnent les concepts, où les vains bavardages sur la nature de l'art noient le cri d'un geste pur, Lucie Sentjens déploie pour nous l'éventail des palpitations humaines, secouant ainsi la chape d'indigence où l'être s'éteint, faute d'avoir vraiment vu, ni su vers où porter son regard dans ce qu'il croit encore et toujours n'être qu'un théâtre d'ombres.

*Bruxelles, 2005*



Cuivre et nue  
Affûtée solaire  
A genoux dans la rivière  
L'argile d'une femme  
Eclate de rire  
Non loin  
Un cheval rue

« Lucie aurait dû être un garçon » pensais-je quand je la voyais sculpter, forger, souder et polir dans l'atelier de La Cambre. Toute confrontation verbale à propos de son travail était impossible. Trébuchant sur ses mots, dans des phrases courtes et impénétrables, elle déchargeait ses émotions sans que je puisse en saisir le sens. Mais d'autant plus direct était le résultat de son activité. Au premier coup d'œil on reconnaissait une sculpture signée Sentjens.

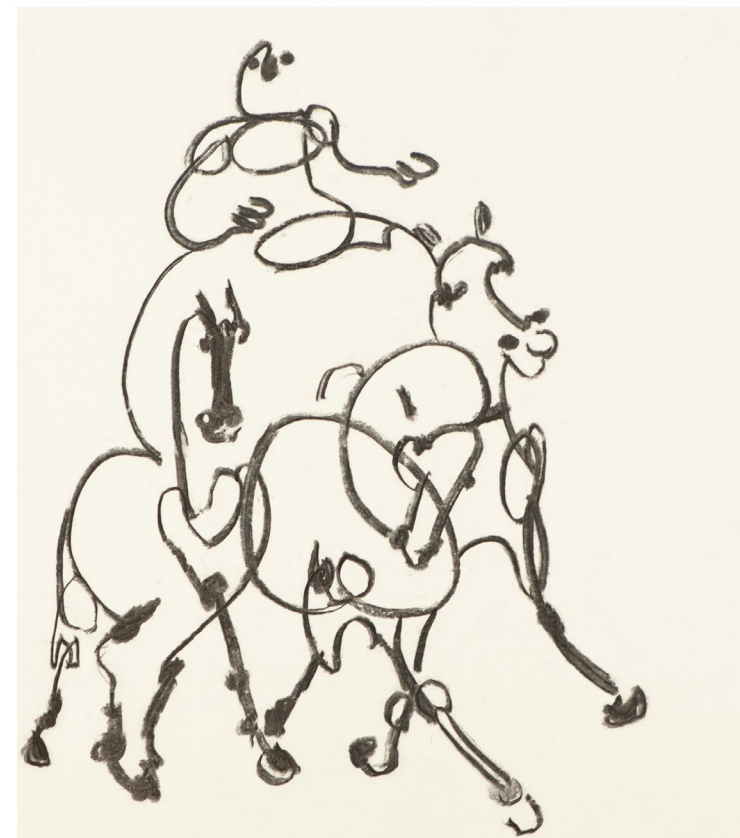
Un style direct, staccato, porté par des connaissances professionnelles précises.

Souvent, je me suis interrogé sur la raison pourquoi, en ce siècle de performances techniques de génie, tant d'artistes font peu cas de l'abc de leur métier.

Nous savons bien que l'art doit dépasser la technique, mais négliger la technique est comme se défaire en même temps du bon et du mauvais.

Espérons que les derniers passionnés du « feu sacré » ne disparaissent pas dans le laminoir de cette époque cynique et matérialiste. »

Rik Poot  
1982









Grégala  
Hippodrome de Boisfort  
2m30



Gouge tendue  
Vasque d'argile  
De lave rouge  
M'ôte les paumes gorgées  
D'uniques à contredites.

En garde à bois,  
Manèges imprévus  
La longe s'enmêle pour l'hennir  
Et s'en tourne pour le piaff.

Les haies frissonnent à flanc  
Au souffle du plat des vallées.

\* grégala\*  
Monté à jockeys battant,  
Emballé de cocardes,  
Libre  
Libre de la badine  
Du mors  
En grâce de retraite

*Lucie Sentjens*





Cuivre martelé  
1m





